

Vois combien pour Alcène il étale de flamme ;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme !
MERCURE. Eh ! mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amants.
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien en ces commencements
En nous, vieux mariés, aurait mauvaise grâce.
Il nous ferait beau voir, attachés face à face,
A pousser les beaux sentiments !
CLÉANTHIS. Quoi ! suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire !
MERCURE. Non, je n'ai garde de le dire ;
Mais je suis trop barbon pour oser soupire,
Et je ferais crever de rire.
CLÉANTHIS. Mérites-tu, pendar, cet insigne bonheur
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?
MERCURE. Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.
CLÉANTHIS. Comment, de trop bien vivre on te voit me blâmer !
MERCURE. La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.
CLÉANTHIS. Il te faudrait des cœurs pleins de fausses tendresses ;
De ces femmes aux beaux et louables talents,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galants.
MERCURE. Ma foi, veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et je prendrais pour ma devise :
« Moins d'honneur et plus de repos. »
CLÉANTHIS. Comment ! tu souffrirais, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence !
MERCURE. Oui, si je n'étais plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vit changer d'humeur et de méthode :
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chère âme ;
Il me faut suivre Amphitryon.
CLÉANTHIS (seule). Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?
Ah ! que dans cette occasion
J'enrage d'être honnête femme !

ACTE SECOND.

— 98 —

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON. Viens çà, bonreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton ?
SOSIE. Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire,
Et vous aurez toujours raison.
AMPHITRYON. Quoi ! tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?
SOSIE. Non : je suis le valet, et vous êtes le maître,
Il n'en sera, monsieur, ce que vous voudrez.
AMPHITRYON. Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et tout du long l'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,
Et réponds mot pour mot à chaque question.
SOSIE. Mais, de peur d'incongruité,

Dites-moi, de grâce, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des grands on le voit usité ?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance ?
AMPHITRYON. Non : je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.
SOSIE. Bon. C'est assez, laissez-moi faire ;
Vous n'avez qu'à m'interroger.
AMPHITRYON. Sur l'ordre que tantôt je t'avais su prescrire...
SOSIE. Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.
AMPHITRYON. Comment, coquin !
SOSIE. Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai si vous voulez.
AMPHITRYON. Voilà comme un valet montre pour nous du zèle !
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?
SOSIE. D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.
AMPHITRYON. Poltron !
SOSIE. En nous formant nature à ses caprices ;
Divers penchants en nous elle fait observer :
Les uns à s'exposer trouvent mille délices ;
Moi j'en trouve à me conserver.
AMPHITRYON. Arrivant au logis ?...
SOSIE. J'ai, devant notre porte,
En moi-même voulu répéter un petit
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferais du combat le glorieux récit.
AMPHITRYON. Ensuite ?
SOSIE. On m'est venu troubler et mettre en peine.
AMPHITRYON. Et qui ?
SOSIE. Sosie ; un moi de vos ordres jaloux,
Que vous avez du port envoyé vers Alcène,
Et qui de nos secrets a connaissance pleine
Comme le moi qui parle à vous.
AMPHITRYON. Quels contes !
SOSIE. Non, monsieur ; c'est la vérité pure.
Ce moi plus tôt que moi s'est au logis trouvé ;
Et j'étais venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.
AMPHITRYON. D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimatias maudit ?
Est-ce songe ? est-ce ivrognerie,
Aliénation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie ?
SOSIE. Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole ;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous ;
Et que, de ces deux moi piqués de jalousie,
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous ;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre et casser des os.
AMPHITRYON. Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse !
SOSIE. Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous ;
Vous savez que d'abord tout cesse.
AMPHITRYON. Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis. Mais, dis : en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence ?
SOSIE. Non ; vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paraître.
C'est un fait à n'y rien connaître,
Un conte extravagant, ridicule, importun ;
Cela choque le sens commun ;
Mais cela ne laisse pas d'être.
AMPHITRYON. Le moyen d'en rien croire à moins qu'être insensé !
SOSIE. Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,
Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même :
Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé ;
J'ai vu que c'était moi sans aucun stratagème ;
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,

Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes :
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes ;
Et, n'était que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serais fort satisfait.
AMPHITRYON. A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais, enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?
SOSIE. Bon, entré ! Eh ! de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison ?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?
AMPHITRYON. Comment donc ?
SOSIE. Avec un bâton,
Dont mon dos sent encor une douleur tres-forte.
AMPHITRYON. On t'a battu ?
SOSIE. Vraiment.
AMPHITRYON. Et qui ?
SOSIE. Moi.
AMPHITRYON. Toi, te battre ?
SOSIE. Oui, moi ; non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.
AMPHITRYON. Te confonde le ciel de me parler ainsi !
SOSIE. Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages,
Il a le bras fort, le cœur haut ;
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut ;
C'est un drôle qui fait des rages.
AMPHITRYON. Achevons. As-tu vu ma femme ?
SOSIE. Non.
AMPHITRYON. Pourquoi ?
SOSIE. Par une raison assez forte.
AMPHITRYON. Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.
SOSIE. Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?
Moi, vous dis-je ; ce moi plus robuste que moi,
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,
Ce moi qui m'a fait filer doux,
Ce moi qui le seul moi veut être,
Ce moi de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connaître,
Enfin ce moi qui suis chez nous,
Ce moi qui s'est montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.
AMPHITRYON. Il faut que ce matin à force de trop boire
Il se soit troublé le cerveau.
SOSIE. Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau.
A mon serment on m'en peut croire.
AMPHITRYON. Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,
T'ait fait voir toutes les chimères
Dont tu me fais des vérités.
SOSIE. Tout aussi peu. Je n'ai point somméillé,
Et n'en ai même aucune envie ;
Je vous parle bien éveillé :
J'étais bien éveillé ce matin, sur ma vie !
Et bien éveillé même était l'autre Sosie
Quand il m'a si bien étrillé.
AMPHITRYON. Suis-moi ; je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit ;
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.
SOSIE (à part). Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat :
Ce seraient paroles exquises
Si c'était un grand qui parlait.
AMPHITRYON. Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcène paraît avec tous ses appas ;
En ce moment sans doute elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

SCÈNE II.

ALCÈNE, AMPHITRYON, CLÉANTHIS, SOSIE.

ALCÈNE (sans voir Amphitryon).
Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les dieux
Nous acquitter de nos hommages,
Et les remercier des succès glorieux

Dont Thèbes par son bras goûte les avantages.
(Apercevant Amphitryon.)
O dieux !
AMPHITRYON. Fasse le ciel qu'Amphitryon vainqueur
Avec plaisir soit revu de sa femme,
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur !
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapportez mon âme !
ALCÈNE. Quoi ! de retour sitôt ?
AMPHITRYON. Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage ;
Et ce : « Quoi ! sitôt de retour ! »
En ces occasions n'est guère le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osais me flatter en moi-même
Que loin de vous j'aurais trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment désiré
Donne à tous les instants une longueur extrême ;
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.
ALCÈNE. Je ne vois...
AMPHITRYON. Non, Alcène, à son impatience
On mesure le temps en de pareils états :
Et vous comptez les moments de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue ;
Et ce dont on hérit la vue
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur ;
Et j'attendais de votre cœur
D'autres transports de joie et de tendresse.
ALCÈNE. J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire ;
Et si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.
AMPHITRYON. Comment ?
ALCÈNE. Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvements d'une entière allégresse ?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?
AMPHITRYON. Que me dites-vous là ?
ALCÈNE. Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable ;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.
AMPHITRYON. Est-ce que du retour, que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcène, dans votre âme,
A prévenu la vérité ?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit vers ma flamme
Assez amplement acquitté ?
ALCÈNE. Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre âme
Du retour d'hier au soir bronillé la vérité ;
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai
Votre cœur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté ?
AMPHITRYON. Cette vapeur dont vous me régaliez
Est un peu, ce me semble, étrange.
ALCÈNE. C'est ce qu'on peut donner pour change
Du songe dont vous me parlez.
AMPHITRYON. A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.
ALCÈNE. A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.
AMPHITRYON. Laissons un peu cette vapeur, Alcène.
ALCÈNE. Laissons un peu ce songe, Amphitryon.
AMPHITRYON. Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.
ALCÈNE. Sans doute ; et, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.
AMPHITRYON. Est-ce donc que par là vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

ALCMÈNE. Est-ce donc que, par cette feinte
Vous désirez vous égayer ?

AMPHITRYON. Ah ! de grâce, cessons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMÈNE. Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement ;
Finiissons cette raillerie.

AMPHITRYON. Quoi ! vous osez me soutenir en face
Que plus tôt qu'à cette heure on n'ait ici pu voir ?

ALCMÈNE. Quoi ! vous voulez nier avec audace
Que dès hier en ces lieux vous vintes sur le soir ?

AMPHITRYON. Moi, je vins hier ?

ALCMÈNE. Sans doute ; et dès devant l'aurore
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON (à part). Ciel ! un parcel débat s'est-il pu voir encore ?
Et qui de tout ceci ne serait étonné ?
Sosie !

SOSIE. Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON. Alcmène, au nom de tous les dieux !
Ce discours a d'étranges suites.
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMÈNE. J'y pense mûrement aussi :
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi :
Mais, si la chose avait besoin d'être prouvée,
S'il était vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamants que portait Pterélas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras ?
En pourrait-on vouloir un plus sûr témoignage ?

AMPHITRYON. Quoi ! je vous ai déjà donné
Le nœud de diamants que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné ?

ALCMÈNE. Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON. Et comment ?

ALCMÈNE (montrant le nœud de diamants à sa ceinture). Le voici.
AMPHITRYON. Sosie !

SOSIE (tirant de sa poche un coffret). Elle se moque, et je le tiens ici.
Monsieur, la feinte est inutile.

AMPHITRYON (regardant le coffret). Le cachet est entier.

ALCMÈNE (présentant à Amphitryon le nœud de diamants). Est-ce une vision ?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

AMPHITRYON. Ah ! ciel ! oh ! juste ciel !

ALCMÈNE. Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte,
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON. Roms vite ce cachet.

SOSIE (ayant ouvert le coffret). Ma foi, la place est vide.
Il faut que par magie on ait su le tirer,
Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide
Vers celle qu'il a su qu'on en voulait parer.

AMPHITRYON (à part). O dieux ! dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer
Dout mon amour ne s'intimide ?

SOSIE (à Amphitryon). Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,
Et, de même que moi, monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON. Tais-toi.

ALCMÈNE. Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRYON (à part). O ciel ! quel étrange embarras !
Je vois des incidents qui passent la nature :
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMÈNE. Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour passé ?

AMPHITRYON. Non : mais, à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMÈNE. Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'était pas vous ?

AMPHITRYON. Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMÈNE. Les soucis importants qui vous peuvent saisir
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

AMPHITRYON. Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMÈNE. L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise ;

Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPHITRYON (à part). Ah ! d'un si doux accueil je me serais passé.

ALCMÈNE. Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'éta la de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avaient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'était donné :
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON (à part). Peut-on plus vivement se voir assassiné !

ALCMÈNE. Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisaient pas ;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvait mille appas.

AMPHITRYON. Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMÈNE. Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvaient nous toucher.
On servit. Tête à tête ensemble nous soupâmes :
Et le souper fini nous nous fîmes coucher.

AMPHITRYON. Ensemble ?

ALCMÈNE. Assurément. Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON (à part). Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer tremblait mon feu jaloux.

ALCMÈNE. D'où vous vient à ce mot une rougeur si grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON. Non, ce n'était pas moi, pour ma douleur sensible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés
Dit de toutes les faussetés
La fausseté la plus horrible.

ALCMÈNE. Amphitryon !

AMPHITRYON. Perfide !

ALCMÈNE. Ah ! quel emportement !

AMPHITRYON. Non, non, plus de douceur et plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance,
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance.

ALCMÈNE. De qui donc vous venger ? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON. Je ne sais pas ; mais ce n'était pas moi ;
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMÈNE. Allez, indigne époux, le fait parle de soi ;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamné.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaîné,
Tous ces détours sont superflus ;
Et me voilà déterminé
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON. Après l'indigne affront que l'on me fait connaître,
C'est bien à quoi sans doute il faut vous préparer :
C'est le moins qu'on doit voir ; et les choses peuvent-ê
Pourront n'en pas là demeurer.

Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudrait me l'obscurcir ;
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frère déjà peut hautement répondre
Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitté :
Je m'en vais le chercher afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est fausement imputé.
Après nous percerons jusqu'au fond du mystère,
Jusques à présent inouï :
Et, dans les mouvements d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi !

SOSIE. Monsieur...

AMPHITRYON. Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

ALCMÈNE (à Alcmène). Faut-il !...

ALCMÈNE. Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.

SCÈNE III.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS (à part). Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle.
Mais le frère, sur-le-champ,
Finira cette querelle.

SOSIE (à part). C'est ici pour mon maître un coup assez touchant,
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant,
Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS (à part). Voyez s'il me viendra seulement aborder !
Mais je veux m'empêcher de rien faire paraître.

SOSIE (à part). La chose quelquefois est fâcheuse à connaître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudrait-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être ?
Allons, tout coup vaill ! Il faut voir,
Et je ne m'en saurais défendre.
La faiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.
Dieu te gard', Cléanthis !

CLÉANTHIS. Ah ! ah ! tu l'en avises,
Traître, de t'approcher de nous !

SOSIE. Mon Dieu ! qu'as-tu ? Toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises !

CLÉANTHIS. Qu'appelles-tu sur rien ? dis.

SOSIE. J'appelle sur rien
Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose ;
Et rien, comme tu le sais bien
Veut dire rien ou peu de chose.

CLÉANTHIS. Je ne sais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE. Holà ! d'où te vient donc ce transport furieux ?

CLÉANTHIS. Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu !

SOSIE. Et quel ?

CLÉANTHIS. Quoi ! tu fais l'ingénu ?
Est-ce qu'à l'exemple du maître
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE. Non, je sais fort bien le contraire ;
Mais je ne t'en fais pas le fin :
Nous avions bu de je ne sais quel vin
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS. Tu crois peut-être excuser par ce trait ?...

SOSIE. Non ; tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étais dans un état où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurais regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS. Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as su traiter, étant venu du port ?

SOSIE. Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport :
Je suis équitable et sincère.

CLÉANTHIS. Comment ! Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins j'avais poussé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille :
De ta femme il fallut toi-même l'avisier ;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille.

SOSIE. Bon !

CLÉANTHIS. Comment, bon ?

SOSIE. Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage :
J'avais mangé de l'ail, et fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS. Je te sus exprimer des tendresses de cœur :
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche ;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE (à part). Courage !

CLÉANTHIS. Enfin ma flamme eut beau s'émaner,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper,
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place

Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.
SOSIE. Quoi ! je ne couchai point ?

CLÉANTHIS. Non, lâche !

SOSIE. Est-il possible ?

CLÉANTHIS. Traître ! il n'est que trop assuré.
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;
Et, loin que ce matin ton cœur fait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.
SOSIE (à part). Vival Sosie !

CLÉANTHIS. Eh quoi ! ma plainte a cet effet !
Tu ris après ce bel ouvrage !
SOSIE. Que je suis de moi satisfait !

CLÉANTHIS. Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

SOSIE. Je n'aurais jamais cru que j'eusse été si sage.

CLÉANTHIS. Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage !

SOSIE. Mon Dieu, tout doucement ! Si je parais joyeux,
Crois que j'en ai dans l'âme une raison très-forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS. Traître, te moques-tu de moi ?

SOSIE. Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étais, j'avais certain effroi
Dont, avec ton discours, mon âme s'est remise.
Je m'appréhendais fort, et craignais qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS. Quelle est cette frayeur, et sachons donc pourquoi.

SOSIE. Les médecins disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir :
Et que dans cet état il ne peut provenir
Que des enfants pesants, et qui ne sauraient vivre.
Vois, si mon cœur n'édit su de froideur se munir,
Quels inconvénients auraient pu s'en ensuivre !

CLÉANTHIS. Je me moque des médecins
Avec leurs raisonnements fades :
Qu'ils régient ceux qui sont malades,
Sans vouloir gourmander les gens qui sont bien sains.
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;
Et sur les jours caniculaire
Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,
De cent sottis contes par le nez.

SOSIE. Tout doux !

CLÉANTHIS. Non, je soutiens que cela conclut mal ;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal ;
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE. Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux ;
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLÉANTHIS. Tu n'es pas où tu crois ; en vain tu files doux :
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE. Quoi ?

CLÉANTHIS. Tu m'as dit tantôt que tu consentais fort,
Lâche, que j'en aimasse un autre.

SOSIE. Ah ! pour cet article, j'ai tort ;
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS. Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...
SOSIE. Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paraît content.

SCÈNE IV.

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER (à part). Je viens prendre le temps de rapaiser Alcmène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoier.
(A Cléanthis) Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?

CLÉANTHIS. Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.
JUPITER. Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

SCÈNE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS. Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.
SOSIE. Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?
CLÉANTHIS. Que si toutes nous faisons bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.
SOSIE. Cela se dit dans le courroux :
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées ;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées
Si le diable les prenait tous.
CLÉANTHIS. Vraiment...
SOSIE. Les voici. Taisons-nous.

SCÈNE VI.

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER. Voulez-vous me désespérer ?
Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.
ALCMÈNE. Non ; avec l'auteur de ma peine
Je ne puis du tout demeurer.
JUPITER. De grâce !...
ALCMÈNE. Laissez-moi.
JUPITER. Quoi !...
ALCMÈNE. Laissez-moi, vous dis-je.
JUPITER (bas, à part). Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.
(Haut.) Souffrez que mon cœur...
ALCMÈNE. Non. Ne suivez point mes pas.
JUPITER. Où voulez-vous aller ?
ALCMÈNE. Où vous ne serez pas.
JUPITER. Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré
Pour pouvoir un moment en être séparé :
Je vous suivrai partout, Alcmène.
ALCMÈNE. Et moi, partout je vous fuirai.
JUPITER. Je suis donc bien épouvantable !
ALCMÈNE. Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
ALCMÈNE. Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable ;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre à vous voir une peine incroyable :
C'est un supplice qui m'accable ;
Et je ne vois rien sous les cieus
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.
JUPITER. En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit.
ALCMÈNE. J'en ai dans le cœur davantage ;
Et pour s'exprimer tout ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.
JUPITER. Eh ! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder ?
ALCMÈNE. Ah ! juste ciel, cela peut-il se demander ?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme ?
JUPITER. Ah ! d'un esprit plus adouci...
ALCMÈNE. Non, je ne veux du tout vous voir ni vous entendre,
JUPITER. Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?
Est-ce là cet amour si tendre
Qui devait tant durer quand je vins hier ici ?
ALCMÈNE. Non, non, ce ne l'est pas : et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné :
Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,

Cruellement assassiné.
C'est, en sa place, un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé :
Et c'est haïr autant qu'il est possible.
JUPITER. Hélas ! que votre amour n'avait guère de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir ;
Ce qui n'était que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'agrir ?
ALCMÈNE. Ah ! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverais moins blessée.
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne ;
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé
A de quoi ramener une âme qu'il offense ;
Et dans l'amour qui lui donne naissance
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître ;
Et l'on donne grâce aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais que, de gaieté de cœur,
On passe aux mouvements d'une fureur extrême ;
Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blessar la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime :
Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.
JUPITER. Oui, vous avez raison, Alcmène ; il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux ;
Je ne prétends plus le défendre :
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal ;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable ;
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,
Trop de respect et de tendresse ;
Et si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avait eu la coupable faiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudrait le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous on doit toujours être ;
A son dur procédé l'époux s'est fait connaître,
Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous ;
Lui seul a maltraité votre aimable personne ;
Laissez, détestez l'époux,
J'y consens, et vous l'abandonne :
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jetez pas sur lui l'effet,
Démélez-le un peu du coupable ;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.
ALCMÈNE. Ah ! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles ;
Et pour les esprits irrités
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense ;
Tout y devient l'objet de mon courroux ;
Et dans sa juste violence
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux de même sorte occupent ma pensée,
Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux :
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.
JUPITER. Eh bien ! puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
A vos ressentiments en coupable victime.

Et les invite à dîner avec moi.
(Bas, à part.) Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCÈNE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE. Eh bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage ?
CLÉANTHIS. C'est pour ton nez, vraiment ! Cela se fait ainsi !
SOSIE. Quoi ! tu ne veux pas ?
CLÉANTHIS. Non.
SOSIE. Il ne m'importe guère ;
Tant pis pour toi.
CLÉANTHIS. La, la, revien.
SOSIE. Non, morbleu ! je n'en ferai rien.
Et je veux être à mon tour en colère.
CLÉANTHIS. Va, va, traite, laisse-moi faire !
On se lasse parfois d'être femme de bien.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache ;
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.
Je ne saurais trouver, portant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connaître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allégresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête :
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah ! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur !
Et que l'on donnerait volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur !
Ma jalousie, à tout propos,
Me promène sur ma disgrâce ;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne ;
On lève les cachets qu'on ne l'aperçoit pas :
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature parfois produit des ressemblances
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer ;
Et dans tous ces rapports sont mille différences

Un trop juste dépit contre moi vous anime ;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mou abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux ;
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux ;
C'est un crime à blesser les hommes et les dieux ;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moi votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grâce :
Pour vous la demander je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une âme
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuse la grâce où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurais plus souffrir.
Oui, cet état me désespère.
Alcmène, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces moments la barbare longueur
Fait sous des atteintes mortelles
Succomber tout mon triste cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable :
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramène,
Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
Aucune impression de haine
Au souvenir de mon amour !
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.
ALCMÈNE. Ah ! trop cruel époux !
JUPITER. Dites, parlez, Alcmène.
ALCMÈNE. Faut-il encore pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?
JUPITER. Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?
ALCMÈNE. Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.
JUPITER. Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...
ALCMÈNE. Non, ne m'en parlez point ; vous méritez ma haine...
JUPITER. Vous me haïssez donc ?
ALCMÈNE. J'y fais tout mon effort,
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance
Faire encore aller le transport.
JUPITER. Mais pourquoi cette violence,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.
ALCMÈNE. Qui ne saurait haïr peut-il vouloir qu'on meure ?
JUPITER. Et moi je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos pieds.
(Sosie et Cléanthis se mettent aussi à genoux.)
Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir ou bien d'absoudre.
ALCMÈNE. Hélas ! ce que je puis résoudre
Paraît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir :
Dire qu'on ne saurait haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?
JUPITER. Ah ! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse...
ALCMÈNE. Laissez. Je me veux mal de mon trop de faiblesse.
JUPITER. Va, Sosie, et dépêche-toi,
Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,